

INTERVIEW DE S. OKOTANI

Secrétaire de la Ligue Communiste Révolutionnaire
(Organisation Trotskyiste Japonaise)

QUELLE EST LA SITUATION DE L'ECONOMIE JAPONAISE ?

L'économie japonaise a actuellement un développement très rapide. Depuis 1955 la nationalisation et l'automatisation sont utilisées de plus en plus. Ceci est rendu possible en partie par la stagnation du mouvement ouvrier après 1950 et exerce tout à la fois une forte pression sur les luttes des travailleurs.

Mais durant cette époque, ce sont les jeunes travailleurs qui ont augmenté leur nombre dans les usines, et ce sont eux qui mènent le front des revendications qui sont de caractère économique et non politique.

QUEL EST L'ETAT ACTUEL DU MOUVEMENT OUVRIER JAPONAIS ?

La direction de la lutte change actuellement. De 1955 à 1960, tous les chefs syndicaux étaient opportunistes. Mais au printemps 1963, à la Conférence des Syndicats, sous la pression des travailleurs, la liste des revendications présentée par les leaders opportunistes n'a pas été acceptée. Ainsi de 10 dollars d'augmentation proposée comme revendication, on est passé à 15 dollars et tout s'est fait dans le même état d'esprit. Ce sont les jeunes qui prenant une place de plus en plus importante, font prendre des positions aux leaders opportunistes. Dans les usines, ceux-ci sont souvent soutenus par la direction. Si ce sont de véritables militants qui ont été élus, ils auront de grosses difficultés avec la direction. Cela tourne presque ouvertement à la corruption.

Il y a deux centrales syndicales : la Sohyo qui se rattache au parti socialiste à 60% des ouvriers ; la Zenro qui suit la politique très droitiste du parti social-démocrate en a 30%. Ces chiffres élevés d'ouvriers syndicalisés s'expliquent par le système du *closed-shop* adopté au Japon comme aux U.S.A. : pour pouvoir travailler dans une usine, il faut être obligatoirement syndiqué.

QUELLES SONT LES FORCES RESPECTIVES DES PARTIS OUVRIERS ?

La gauche comprend le Parti socialiste et le Parti communiste. Le parti le plus important et le plus influent est le Parti socialiste. On peut dire brièvement qu'il se compose à sa direction : des députés au Parlement (130 sur 400 que comprend toute l'Assemblée), des chefs des grandes centrales syndicales et, enfin, des leaders des jeunes socialistes, qui est une organisation toute récente où nos idées sont assez influentes.

Le changement qui s'opère depuis 1960 est le fait qu'il y a de plus en plus de membres et militants. En 1961, après une grande discussion, un programme a été adopté : la transition constitutionnelle au socialisme ; c'était une victoire des leaders syndicalistes et des jeunes socialistes. Mais actuellement, il y a une autre grande

discussion, comment le faire aboutir dans les luttes, surtout au niveau des usines.

Mais du point de vue de l'influence dans la masse, la situation est plus complexe. Ceci se traduit par le peu de leaders syndicaux qu'on trouve au P.C. De même, il n'y a que 3 députés (contre 24 en 1949). Mais à la récente Conférence pour la Paix à Hiroshima, on a vu la victoire de communistes pro-chinois et la défaite du P.S. sur la critique du Traité de Moscou.

COMMENT S'EXPLIQUENT CES ROLES DIFFERENTS DU P.S. ET DU P.C. ?

Il faut évidemment expliquer ce fait qui surprend un peu : la direction syndicale se trouve aux mains du Parti socialiste qui est aussi un parti de Parlement, et l'influence de masse que joue le P.C. malgré cela.

Il y a des différences de salaires très considérables qui s'expliquent par des secteurs très différents de l'industrie japonaise. Dans le secteur modernisé, concentré, à très grosses usines on trouve des salaires de 110 dollars par mois comme salaire moyen. Mais ceci se double de multiples avantages sociaux : logements, hôtels pour les vacances, hôpitaux gratuits (également pour les familles des travailleurs). C'est le domaine d'influence du Parti socialiste.

Quant au P.C., il a la masse des petites entreprises, plus ou moins dominées par le secteur moderne et concentré. Les conditions de travail sont très mauvaises, cela ressemble à la fabrique du XIX^e siècle, à l'artisanat familial parfois. Les salaires moyens sont de moitié : 50 à 60 dollars le mois par rapport aux autres ouvriers et ils n'ont aucun de leurs avantages sociaux. Le P.C. prédomine dans les petites usines de métallurgie et de traitement de minerais. Il y a aussi le Parti social-démocrate qui a ses assises dans les petites usines de textile et les mines où il y a de très mauvaises conditions de travail.

Ceci joint à la persistance de certaines coutumes traditionnelles (rôle du vieil ouvrier qualifié à qui les ouvriers font des cadeaux, par exemple) ou à l'influence religieuse plus puissante qu'ailleurs fait qu'il n'y a pas de luttes chez les ouvriers sociaux-démocrates.

Par contre, le P.C. se met en avant à travers les luttes économiques. On peut chiffrer grosso-modo les poids des différents partis chez les ouvriers (70 à 80% d'entre eux travaillent dans le secteur moderne) : 50% pour le P.S., 20% pour le P.C. et 30% pour le P.S.D.

OU EST-CE QUE LA LUTTE EST UN VERITABLE MOUVEMENT D'AVANT-GARDE ET PEUT-ON Y VOIR UN SIGNE DE VOTRE INFLUENCE ?

Il existe bien sûr une avant-garde, les petites entreprises de métallurgie où le P.C. dirige les luttes par exemple. Il y a aussi les secteurs les plus modernes des grandes industries.

Les Télécommunications où les travailleurs sont jeunes, moins de 30 ans et bien payés. Il y a un système de cours du soir que nous avons fortement aidé à organiser et où nous faisons des cours et nous avons ici le soutien du syndicat et de la direction pour de telles choses (achat de livres également). Nous avons même une tendance indépendante qui influence de 2.000 à 5.000 ouvriers.

Dans les industries métallurgiques, de constructions navales et automobiles, le P.C. a une minorité importante également : l'attrait du marxisme est ici quelque chose de concret pour ces jeunes qui ont le temps et les moyens d'étudier. Nos camarades jouent également un rôle à travers les jeunes socialistes.

ET LA ZENGAKUREN ?

La Zengakuren d'aujourd'hui n'est plus celle d'il y a trois ans. A l'époque, nous avions de grandes manifestations de masses, une direction unie de 200 à 500 membres ; des mots d'ordres anti-impérialiste. Tout cela a en quelque sorte disparu : il y a plusieurs tendances chacune avec sa direction. A Tokyo où l'on trouve toutes les tendances possibles il y en a plus d'une demi-douzaine ce qui paralyse tout et il n'y a pas d'action du tout. A l'université de Kyoto par contre, on assiste à une unité d'action temporaire contre la présence des sous-marins atomiques américains.

En fait, seules les fractions du P.C. et du P.S. arrivent à mobiliser partiellement les étudiants ; toutes les luttes de tendances paralysent absolument toute action sans cela.

COMMENT SE PRESENTE

LE MOUVEMENT OUVRIER JAPONAIS DANS LE CONFLIT SINO-SOVIETIQUE ?

Le parti socialiste est khrouchtchévien, togliattiste, et le P.C. est pro-chinois. Et depuis la Conférence de la Paix à Hiroshima la discussion devient de plus en plus dure. Mais au sein du parti socialiste l'aile gauche est obligé de mener une lutte sur deux fronts car il y a également des droitiers, parlementaires, plus ou moins rattachés au parti social-démocrate. En fait, cette aile gauche du P.S. est formé de trois tendances : les jeunes socialistes, trotskystes en partie ; les leaders syndicaux khrouchtchéviens et chez les députés il y a une aile boukharinienne, alors que l'autre est pour l'unité avec le P.S.D.

Evidemment ce genre de débat facilite notre intervention. Mais le conflit sino-soviétique va poser de graves problèmes au P.C. japonais pro-chinois. En effet, après cette rupture économique avec l'U.R.S.S., la Chine va être obligée de se tourner vers les capitalistes japonais et ceux-ci ont avec la Chine un marché immense. Ainsi les problèmes de coexistence entre la Chine et le Japon vont amener un divorce croissant entre la théorie et la pratique (déjà commencé avec la théorie du capitalisme autochtone et des monopoles « américains » : d'où lutte avec le capitalisme « national » contre les « monopoles »).

Pour le moment il est sûr que le parti socialiste gardera la majorité, mais d'ici deux ans, au moins, la tendance chinoise augmentera rapidement.

ECRIT DE PRISON

(suite de la page 5)

Avant qu'il existe des Fédérations provinciales, il faut faire des meetings provinciaux. Ils ont de grands effets, ils agissent sur le paysan et sur le reste de la population. Il faut soigner ces deux caractéristiques des meetings. La propagande écrite doit être adressée plutôt à la population urbaine qu'aux paysans.

Il est intéressant de vérifier les propriétés ou les relations entre les propriétaires, les juges et autres autorités pour les dénoncer devant le peuple. Il faut donner la plus grande publicité à tous les incidents.

Les fonds pour cela, le syndicat doit les donner, ou le militant citadin doit trouver des sympathisants qui les donnent. Ces mêmes sources devront donner des fonds pour financer les voyages aux syndicats de base.

Le Parti ou le Comité départemental ne peuvent pas alder économiquement, sauf dans des cas exceptionnels.

Quant aux voyages, s'ils ne peuvent pas obtenir de l'argent, qu'ils marchent, il est bon de s'y habituer, cela peut servir.

Il ne faut pas permettre que les syndicats meurent. Parfois ils meurent de fatigue, quand leur lutte est étouffée par le légalisme. Parfois ils meurent après avoir obtenu une petite conquête. En travaillant habilement, la direction départementale peut éviter ces morts. Il y a toujours beaucoup à faire, soit dans la lutte directe avec le patron ou dans d'autres activités. Se rappeler que le militant citadin a beaucoup à apprendre au paysan. Se rappeler qu'il a beaucoup à apprendre du paysan.

Il doit y avoir en dehors de ces militants ou plutôt, en dehors de ces fonctions distribuées géographiquement, des camarades spécialistes dans chaque aspect des tâches : agriculture, éducation, salubrité, etc., qui en sachent plus que tous sur le sujet, qui l'étudient et voient son développement, prêts à modifier leurs méthodes devant les enseignements de la réalité.

Il n'est pas nécessaire que le militant soit agronome, par exemple, mais qu'il soit en relation avec eux. Parfois un véritable agronome fera des conférences à tous les militants et même aux syndicats, directement. Tout sera organisé par le militant responsable de ce sujet. On ne doit pas charger de cette

organisation un sympathisant, même s'il est agronome, puisqu'on ne peut pas exiger qu'il militent. Pour tous les sujets on adoptera la même méthode de travail.

III. - Grève paysanne

C'est la grande arme des « colonos », « arrendiers » etc. (travailleurs agricoles et métayers).

L'ouvrier ne peut pas faire durer une grève très longtemps, car il cesse de percevoir un salaire et meurt de faim. Ne vendant pas sa force de travail, ne la donnant pas, il ne reçoit pas de paye, de salaire.

Le colon qui fait grève arrête de « payer » le droit d'usufruit du morceau de terre dont le possédant actuel se dit propriétaire. Il cesse de payer en travail, et comme il ne paye pas d'une autre façon, il travaille la terre comme si elle lui appartenait durant la grève.

L'ouvrier souffre de la grève, le paysan s'en réjouit car elle lui donne du temps pour travailler ses propres cultures.

Pour l'ouvrier, la grève est un moyen. Pour le paysan, ce doit être une fin. Bien sûr il n'y a pas toujours les conditions pour la faire.

Quand le paysan a profité pendant au moins un mois de la grève, il aimerait continuer et sa combativité s'élève.

Il y a près de deux ans que « La Convencion » et « Lares » sont en grève et quelques syndicalistes comme « Champinaya » depuis plus de trois ans. Personne ne pense revenir travailler pour le patron et je ne crois pas que quelqu'un paye, même en argent.

C'est une manière de récupérer la terre plus dissimulée et moins compromettante que les « invasions ». On comprend que ce ne peut être un moyen de lutte des communautés.

Invasions : Ce serait une victoire de ne pas utiliser encore les « invasions » de « colonos » (ouvriers agricoles), mais celle de « comuneros » et cela jusqu'à ce que la lutte soit uniforme et s'étende. D'avoir utilisé des invasions de « colonos » trop tôt, fut un de nos défauts.

Bétail : Abolir l'herbage c'est très bien. Quant à la récupération du bétail, mieux vaut ne pas l'utiliser pour l'instant.

IV. - Nous avons découvert notre voie, une voie large et sûre

Cette voie est solide, bien que quelques petits bourgeois la trouvent lente.

Regardons en arrière l'histoire du Pérou, et nous verrons que chaque millimètre que nous faisons en avant est un pas gigantesque.

Aucun révolutionnaire ne peut cesser d'admirer et de respecter la Révolution cubaine. Mais de là, il y a un abîme à prétendre calquer le processus cubain et fermer les yeux sur les particularités de notre réalité.

Certains militants sont libres et pressés, et se sentent capables d'être « guerrilleros », magnifique ! Qu'ils le démontrent en s'occupant d'un syndicat paysan, celui de Chumbivilcas, par exemple, en y allant et venant à pied.

Peut-être le syndicat paysan n'entraîne pas les militants à la vie nomade ? Peut-être ne donne-t-il pas aux militants des connaissances sur le pays et la population ? Mais il donne le principal : l'incorporation consciente de grandes masses à la lutte. Nous devons avancer le plus possible, avant l'offensive armée, afin d'être sûrs de la victoire.

Quant à croire que je puisse penser, du fait de mon emprisonnement, que mes camarades perdent confiance, je le considère comme une insulte que je ne mérite pas. Ils savent très bien que je ne me considère pas comme un « caudillo » (chef). Je sais qu'ils ne croient pas aux « caudillos ».

Nous savons qu'une équipe marxiste est beaucoup plus que la somme arithmétique des militants et que (même sans l'expérience qui nous sert de base à la campagne) elle travaillera mille fois mieux que moi et qu'elle fera des apports gigantesques à la révolution latino-américaine et en général à celle de tous les pays coloniaux. Comparer la grandeur de mon travail avec elle, c'est comparer un grain de sable avec une montagne. Ne pas reconnaître cela, ce n'est pas être marxiste. Je suis marxiste.

Je ne parle pas du capitalisme et de l'impérialisme, car cela nous le connaissons déjà bien.

Prison Mariscal Gamarra, juin 1963.